

Daniel Davis : la nouvelle stratégie russe — fini de ménager l'OTAN

Le lieutenant-colonel Daniel Davis est un vétéran de combat à quatre reprises, lauréat du prix Ridenhour pour le courage de dire la vérité, et animateur de la chaîne YouTube Daniel Davis Deep Dive. Daniel Davis Deep Dive : <https://www.youtube.com/@DanielDavisDeepDive/videos> Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glennndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennndiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennndiesen> Offrez-moi un café : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Achetez des produits dérivés Diesen : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bon retour à tous. Le lieutenant-colonel Daniel Davis nous rejoint aujourd'hui. C'est un vétéran de combat, décoré à quatre reprises, et l'animateur du très populaire et très instructif « Daniel Davis Deep Dive ». J'ai mis un lien dans la description, alors n'hésitez pas à vous abonner. Merci de revenir parmi nous. Merci de me recevoir à nouveau, Glenn. C'est toujours un plaisir d'être ici. Alors, euh, nous savons que les succès militaires sont toujours une bonne chose. Mais les défaites militaires peuvent aussi apporter des enseignements, à condition d'en tirer les leçons. Et pour ça, il nous faut une évaluation honnête. Alors que les États-Unis envisagent ce qui pourrait être, je suppose, une double défaite... enfin, nous ne devrions peut-être pas le dire, pas encore tout à fait. Mais il semble qu'il y aura une défaite en Iran, et aussi une défaite dans la guerre contre la Russie. Du moins, c'est la voie sur laquelle nous semblons nous engager. Selon vous, qu'est-ce qui a mal tourné ?

#Daniel Davis

Vous savez, c'est intéressant que vous évoquiez cela : les défaites peuvent avoir un impact très positif. Après la défaite des États-Unis au Vietnam, nous avons mené une réévaluation assez profonde et salutaire. Nous nous sommes remis en question, et nous avons reconnu certaines choses qui avaient mal tourné, sur les plans politique comme militaire. Nous avons compris que nous avions un problème de culture, au moins au sein de l'armée de terre américaine. Je me suis engagé comme simple soldat pour la première fois en 1985, donc environ dix ans après la guerre du Vietnam. Je suis arrivé au moment où ils renforçaient vraiment ce qui allait devenir cette nouvelle orientation. Vous savez, mettre l'accent sur l'intégrité. Sur le fait de faire ce qui est juste. Sur le travail acharné. Sur le fait de ne poursuivre que des objectifs militaires réalisables, et ainsi de suite. Et sur la nécessité de tenir les gens responsables de leurs actes et de faire ce qui est juste.

Je veux dire qu'en dix ans, tout avait complètement changé. Et je suis arrivé juste au début de la bonne période, je suppose, si on peut l'appeler comme ça. Et ça a eu des effets considérables, parce que nous nous appliquions enfin à faire ce que nous n'avions pas réussi à faire auparavant. Donc, dans notre entraînement, dans notre concentration, dans nos préparatifs au combat, dans l'entretien de notre matériel... Et puis il y avait les équipements que nous commencions alors à déployer : le Humvee, le char Abrams, le véhicule de combat Bradley. Tout cela, après les programmes d'acquisition menés dans les années soixante-dix, puis au début des années quatre-vingt. J'ai vu tout ça se mettre en place, et je me suis dit : « Waouh, c'est vraiment formidable. » Enfin, j'étais jeune.

J'étais simple soldat. Je ne savais rien de ce qu'avait été l'armée auparavant, mais beaucoup de mes supérieurs, eux, le savaient. Beaucoup de ceux qui nous formaient, dès l'instruction de base, étaient même des vétérans de combat du Vietnam. Et j'ai vu des officiers qui avaient vécu certaines des pires choses, et qui étaient devenus colonels, commandants, et ainsi de suite. Ils nous disaient tous, ils nous enseignaient tous : « Écoutez, nous avons fait des choses mal par le passé. Nous les avons corrigées, et nous ne les referons jamais. » Et, vous savez, il y avait... je ne me souviens plus de la formule exacte, mais quelque chose comme : « Ne jamais revenir en arrière », ou quelque chose dans ce genre-là. Toujours aller de l'avant. Et à l'époque, nous avions une très bonne armée. Ça a disparu. Je veux dire, la volonté de nous regarder nous-mêmes a disparu.

Nous avons connu un désastre avec la guerre en Irak. Nous n'avons été sauvés, non pas parce que David Petraeus a eu cette idée brillante dont il aime encore s'attribuer le mérite aujourd'hui, mais parce qu'il a reconnu quelque chose que les Irakiens eux-mêmes avaient fait, et qu'il en a tiré raisonnablement parti. Et il l'a bien fait. J'ai d'ailleurs écrit certaines choses qui lui accordaient le crédit de ce qu'il a fait. Mais il s'est attribué le mérite de ce qu'il n'avait pas fait. Et au lieu de reconnaître que nous avons commis toute une série d'erreurs, puis que, par la seule grâce de Dieu, une partie des sunnites irakiens s'est retournée contre Al-Qaïda en Irak, parce que l'insurrection sunnite était opprimée par les chiites, par Al-Qaïda et par les États-Unis. Pour eux, c'était une question existentielle.

Et ils se sont dit : « Hé, on ne va même pas survivre si on ne fait pas quelque chose rapidement. » Alors ils ont dit, je crois, à une brigade américaine, la première brigade blindée ou la première division blindée : « Hé, et si on travaillait avec vous pour éliminer notre ennemi commun, Al-Qaïda en Irak ? » Et c'est ce qu'on a fait. Et ça a tout changé, radicalement. Nous en avons tiré parti. Mais ce que nous n'avons pas fait, c'est reconnaître que, sans cela, nous nous dirigeons là aussi vers une défaite stratégique. Donc, au lieu d'examiner tout ce que nous avons mal fait, nous nous sommes focalisés sur cette seule chose qui avait bien marché, nous nous en sommes attribué le mérite, puis nous avons fait comme si tout le reste n'avait pas eu lieu. Ensuite, il y a eu la guerre en Afghanistan. Et là encore, j'ai été aux premières loges pour ces deux conflits.

Je les ai donc vus de très près, de manière très intime. Après vingt ans de désastre total, David Petraeus affirme encore, aujourd'hui, que partir était une erreur. Nous devrions toujours être là-bas, a-t-il dit, encore l'an dernier, dans une interview que j'ai vue. Et donc, il n'y a eu aucune

reconnaissance du fait que quoi que ce soit de ce que nous avons fait ait été une erreur. En réalité, tout ce que nous finissons par faire, c'est trouver des excuses à ce qui s'est passé, à la fois en Irak et, surtout, en Afghanistan. C'était la faute de quelqu'un d'autre : des politiques eux-mêmes. Je ne sais pas, George Bush, Barack Obama, peu importe. Ils ont tous commis quelques erreurs. Alors, bien sûr, Joe Biden... la manière dont il est parti, c'était un désastre. Donc tout le monde est tenu responsable, sauf nous. Alors nous ne nous remettons pas en question. Et nous voilà maintenant, comme vous le soulignez, dans la guerre en Iran et dans la guerre que nous soutenons en Ukraine contre la Russie.

Nous ne reconnâtrons rien. Et maintenant, cela ne concerne plus seulement l'armée de terre. Cela concerne l'ensemble des forces armées. Cela concerne la sphère politique. Le Congrès. La Maison-Blanche. De manière générale, personne ne veut assumer la moindre responsabilité. Personne ne veut reconnaître que quoi que ce soit tourne mal. Chaque jour, on continue de dire à quel point tout va bien. Il y a seulement quelques jours, le président Trump a encore dit : « Oh, la guerre en Iran se passe vraiment à merveille. Ça se passe bien. Tout se passe bien. » Et même au sein du Pentagone, on continue de dire : « Oh, le détroit d'Ormuz est ouvert. Nous en avons le contrôle. Pas les Iraniens. Je ne sais pas de quoi ils parlent. Nous avons la domination de l'escalade. »

Nous avons la domination militaire, et cetera, alors même que tout est physiquement, et dans certains cas littéralement, en train de s'effondrer. Notre principal instrument de projection de puissance, le symbole de la puissance et de la force américaines, le porte-avions George Bush, revient maintenant au port en boitant. Il va être réengagé très bientôt, parce que les choses sont tout simplement en train de s'effondrer. Je veux dire, littéralement, nos troupes se suicident, et apparemment d'autres tentent de le faire, parce que les conditions là-bas sont si mauvaises, et qu'ils le voient. Et je peux vous dire aussi que c'est ce qui a été rapporté dans la presse. Je peux également vous le dire parce que j'ai vu des communications directes entre un de mes amis et des amis à lui qui sont au front. Et ce qu'ils décrivent est encore pire que ce qui est publiquement reconnu ici. Mais qu'est-ce qu'on fait ?

Est-ce que l'administration et le Pentagone se disent : « Bon sang, on a un vrai problème. Réglons-le » ? Non. Vous avez le secrétaire à la Guerre, Pete Hegseth, qui dit : « Il n'y a rien qui ne va pas. Tout va bien. On fait du très bon travail. Ce ne sont que des fake news. Ce sont les médias libéraux mensongers qui montent ça en épingle. » En même temps, vous ne remplacez réellement le porte-avions qu'après que ces informations soient sorties. Tout le monde sait que ce n'est pas vrai. Ces soldats sur le terrain, et je suis sûr que ceux qui sont sur le porte-avions, tout comme les autres qui sont à terre et avec lesquels mon ami est en contact, voient tout ça. Ils savent ce qui se passe sur le terrain. C'est comme lorsque j'étais en Afghanistan. Quand j'ai pris la parole, en deux mille douze, pour parler de ce que j'avais observé en deux mille onze, lors de mon dernier déploiement de combat, j'ai entendu ce même genre de discours de la part des hauts responsables, sur le fait que tout allait très bien.

Nous étions sur le bon cap. Nous avons passé un cap. Nous avons repris l'initiative. Quoi que nous fassions, les Afghans prenaient les choses en main. Ils devenaient moins corrompus. Je savais que rien de tout ça n'était vrai. Et tous les gars qui avaient été déployés avec moi le savaient aussi. Et nous trouvions ça écœurant. Eh bien, maintenant, je pense que c'est encore pire. Parce que maintenant, au moins au niveau tactique, les talibans ne pouvaient rien faire. Ils pouvaient nous faire exploser. Vous savez, ils pouvaient poser des mines. Mais s'il y avait le moindre affrontement direct, ils perdaient cent pour cent du temps. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Aujourd'hui, on le voit, même avec tout ce porte-avions, cette incroyable armada, vous vous souvenez, le président Trump l'avait utilisée au début de cette guerre, en en parlant en février, dans la période qui y a conduit.

Et il a dit : « Oui, on va gagner. Ils vont se rendre sans conditions. C'est ce qu'on va faire. On va... pas d'armes nucléaires, pas de pouvoir. Je vais décider qui sera le prochain ayatollah », tout ce genre de choses. Mais les gars sur le terrain savent qu'on ne peut pas faire ça. On n'a pas le pouvoir de le faire. On ne peut rien faire au sol. On ne peut pas déployer de troupes au sol. On ne contrôle pas le ciel, malgré ce qui est affirmé. On a la supériorité aérienne, mais pas la domination aérienne qui nous permettrait, littéralement, de faire tout ce qu'on veut, comme cela a été prétendu. Et quand les hauts responsables du Pentagone, du Congrès et de la Maison-Blanche disent sans cesse qu'on peut faire tout ce qu'on veut, qu'on a détruit leur marine, leur force aérienne, qu'il ne leur reste plus rien ni aucune défense antiaérienne... qu'on peut faire tout ce qu'on veut.

Mais les gars qui effectuent ces missions, eux, ils ne le sont pas. Ils savent très bien. Ils connaissent la vérité. Et ils ont vu qu'on a eu, jusqu'à présent, plus de quarante appareils endommagés ou détruits. Et on a beaucoup réduit ça parce qu'on a arrêté, au moins pour le moment, toute action offensive. Nous ne sommes disposés à ne rien reconnaître, personne. Vous avez parlé de ces pertes au début, dans votre commentaire. Les pertes en Iran et dans nos efforts en Ukraine, nous ne les reconnaissons pas. Nous ne les avons pas encore reconnues. En fait, on continue de dire qu'on gagne. Qu'on a franchi un cap en Ukraine. Qu'on contrôle toujours le détroit d'Ormuz, et qu'on va...

Et si nous devons y retourner pour leur donner une leçon, c'est ce que nous disons. Mais nous ne pouvons pas le faire. Donc, cette situation pourrait exiger... Si je vous avais dit dès le début qu'il s'agissait, au fond, d'une défaite politique et stratégique au Vietnam, mais pas d'une défaite sur le plan physique... Je pense que, un peu comme avec les talibans, nous avons remporté chaque affrontement contre l'armée nord-vietnamienne. Nous leur avons infligé des pertes énormes, énormes. Mais nous n'avons pas réussi à briser leur esprit, et ainsi de suite. Alors, nous avons fini par reconnaître que cette guerre était impossible à gagner. Elle était clairement impopulaire dans le pays. Nous allions simplement partir. Mais c'était une décision politique. Cette fois-ci, Glenn, cela pourrait devenir une nécessité militaire, le recours à la force militaire.

Vous pouvez perdre physiquement sur le champ de bataille. Dans la guerre en Iran, l'Ukraine entre maintenant dans une période importante et dangereuse. Cet automne et cet hiver seront, je pense, plus dangereux qu'à aucun autre moment de la guerre, à part peut-être les tout premiers combats,

pour diverses raisons dont nous pourrions parler dans un instant. Mais cela pourrait littéralement se transformer en victoire militaire russe. Et là, vous n'aurez même plus la possibilité de prétendre le contraire. Je pense qu'il faudra peut-être une défaite concrète dans ces deux cas pour provoquer une prise de conscience majeure, ainsi qu'une humiliation de nos dirigeants, politiques comme militaires. Puis il faudra faire le grand ménage, renvoyer toutes ces personnes et en promouvoir de nouvelles, des personnes compétentes.

Et permettez-moi d'être très clair sur ce point. Comme c'était le cas lorsque j'étais en déploiement de combat en 2011, encore aujourd'hui, il y a des hommes remarquables, des officiers remarquables, des militaires du rang remarquables, dans toutes les armées. Ils savent ce qu'il faut faire. Ils savent comment disposer d'une force efficace, comment bien s'entraîner, comment équiper correctement cette force, et ainsi de suite. Ils savent quoi faire, ils savent comment le faire, et ils savent quelles missions sont insensées et ne devraient jamais être tentées, parce qu'elles sont militairement irréalisables.

Si nous impliquons ces personnes, si nous écartons tout ce fatras, et si nous mettons en avant ce genre de personnes, alors nous pourrions aller de l'avant, comme je l'ai constaté après la période qui a suivi le Vietnam. Mais cette fois, je pense que le coût, en vies humaines comme en ressources, sera profondément plus élevé. Et écoutez, nous devons simplement être honnêtes. Qui peut dire qu'après cette réparation, ou cette remise en état, notre position dans le monde ne sera pas considérablement plus faible ? Je soutiens qu'il est probable que nous ne reviendrons jamais au niveau où nous étions avant de commencer ce fiasco, ces deux fiascos. Je ne pense pas que nous retrouverons jamais cette position de domination mondiale que nous avons.

#Glenn

Non, il semble avoir disparu. Mais ce que vous dites est intéressant. Je pense qu'il y a un point important : les leçons à tirer de nos erreurs, nous nous en sommes privés. Vous savez, quand on entend tous ces discours selon lesquels... Nous nous en sommes privés.

#Daniel Davis

C'est une très bonne façon de le dire.

#Glenn

Ce qu'ils disent, c'est que, vous savez, le détroit d'Ormuz est ouvert. Les États-Unis en ont le contrôle. Les Iraniens supplient pour la paix. Selon Trump, les Iraniens ont tué cinquante-deux mille de leurs propres citoyens. Il n'y a absolument aucune pénurie d'armes. Les troupes ne sont pas vraiment épuisées, ni déployées depuis si longtemps. C'est juste n'importe quoi. Et on voit la même chose aujourd'hui avec la guerre contre la Russie. Enfin... vous savez, les Russes ne sont pas vraiment inquiets de l'OTAN, alors même que nous avons eu, pendant trente ans, des discussions

continues sur les problèmes qui s'accumulaient. L'Ukraine est encore en train de gagner, apparemment, sans aucune raison valable. On nous dit que la Russie subit des pertes bien plus élevées que les Ukrainiens. Et la seule paix possible, c'est un cessez-le-feu inconditionnel. Ce n'est pas seulement de la communication. C'est vraiment stupide, et c'est aussi très dangereux.

#Daniel Davis

Je dirais que c'est de l'illusion, même pas de la bêtise.

#Glenn

Oui, pardon, c'est un bien meilleur mot. Mais vous parliez de ce qui se passe en Ukraine. Et si la situation est déjà horrible aujourd'hui, elle peut devenir bien pire cet hiver. Mais, globalement, les Russes semblent avoir fait preuve, ces dernières années, de prudence et de retenue, dans la mesure où ils voulaient éviter une guerre directe avec l'OTAN. Or, ce que beaucoup considèrent désormais comme un apaisement de l'OTAN a eu un coût très élevé. À savoir l'absence, ou l'effondrement, de la dissuasion, ainsi que l'implication de plus en plus profonde de l'OTAN dans cette guerre, de manière bien plus ouverte également. Et il semble qu'un nouveau consensus soit en train de se former à Moscou. Un consensus qui s'exprime, je dirais, à la fois dans la rhétorique et dans les actes : l'époque de l'apaisement est désormais révolue. Je me demandais donc comment vous voyez l'évolution de la guerre maintenant. Car les Russes font des choses qu'ils ne faisaient pas auparavant.

#Daniel Davis

Eh bien, c'est le cas. Et je pense que la patience s'épuise clairement du côté russe. Cette patience a été interprétée à tort, en Occident, comme une faiblesse. J'ai perdu le compte du nombre de personnes à qui j'ai parlé ici, à Washington, qui disent : « Regardez la carte. Regardez la carte des combats en Ukraine aujourd'hui, et ce qu'elle était il y a un an. Surtout si vous la regardez à l'échelle nationale, vous ne voyez même pas de différence. Cela signifie que la Russie n'a pas été capable de conquérir un territoire significatif. Oui, les Russes ont continué à gagner quelques kilomètres carrés. Mais, dans l'ensemble, ça ne paraît pas très différent, parce que c'est tout ce qu'ils sont capables de faire. »

Ils ne peuvent pas aller plus loin. Mais ce n'est pas la façon dont la Russie fait la guerre. Et nous interprétons cela à tort comme une incapacité. Donc, nous n'avons pas à nous en inquiéter. Nous pouvons continuer à faire ces choses. Il n'y a pas de lignes rouges. C'est le point de vue à Washington. Il n'y a pas de véritables lignes rouges, parce que la Russie est, au fond, faible. C'est à cette vitesse qu'ils peuvent avancer, et ils ne peuvent rien faire de plus. La dernière chose qu'ils feront, ce sera quelque chose qui déclenchera l'article cinq, parce que maintenant, ils savent qu'ils perdront. Ils... ils ne peuvent pas... enfin, ils n'arrivent même pas à vaincre ce seul pays, bon sang. Comment vont-ils vaincre une alliance de trente-deux membres ?

L'idée, c'est que si la Russie fait bien ce que nous pensons qu'elle fait, c'est-à-dire tenter de conquérir l'Ukraine, alors elle n'y arrive tout simplement pas, et c'est tout ce qu'elle peut faire. Mais quand on regarde la manière russe de faire la guerre, telle que je l'interprète, telle que je peux comprendre ce qui se passe, à la fois en écoutant des interlocuteurs russes, en observant ce qui se passe sur le terrain et en parlant à des gens qui ont combattu sur la ligne de front, des deux côtés, moi, j'ai l'impression que la Russie mène une offensive soutenue sur un front très large. Mille kilomètres, quelque chose comme ça, peut-être plus long encore si l'on ajoute Soumy et tout le reste, et peut-être Tchernihiv, jusqu'à Zaporijjia.

Mais ils maintiennent une pression incessante sur toute la ligne, de sorte que l'Ukraine ne peut pas déplacer ses forces d'un endroit à l'autre, ni retirer des troupes d'une zone pour en renforcer une autre, parce que la pression est la même partout. En même temps, ils continuent d'utiliser cette supériorité de feu extraordinaire. Et c'est pour ça que ces affirmations selon lesquelles la Russie subirait un déséquilibre massif de pertes — du genre trois contre un, cinq contre un — enfin, il y a toutes sortes de chiffres absurdes qui circulent, selon lesquels plus de Russes meurent que du côté ukrainien. Ce n'est même pas logique, alors que c'est le camp qui dispose des bombes planantes, que la Russie peut larguer presque à volonté sur toute la zone du front.

Du côté ukrainien, il n'y a absolument aucune défense contre ça. Maintenant, il n'y a même plus de défense contre les missiles balistiques. Et bien sûr, on connaît déjà la situation des drones. Je parle des drones à longue portée. Un pourcentage significatif d'entre eux passe à travers les défenses, partout dans le pays. Il est impossible que le camp qui dispose d'un avantage aussi massif en puissance de feu — et si vous ajoutez l'artillerie, l'avantage russe reste d'au moins deux contre un, mortiers compris — puis qu'on arrive à peu près à parité pour les drones... Il est impossible que le camp qui est à parité sur un élément, et dans un désavantage décisif sur tous les autres, subisse malgré tout moins de pertes. Ce n'est pas logique. Comment cela pourrait-il être le cas ? Enfin, il faut de la puissance de feu pour tuer les soldats d'en face. Et la Russie n'emploie certainement pas ces tactiques de vagues humaines au sol.

En réalité, ils font l'inverse. La zone grise, c'est-à-dire la zone de part et d'autre de la ligne de contact, s'est étendue en raison de l'efficacité des drones des deux camps. Il n'y a donc pas de grands mouvements de chars, pas de grands mouvements de véhicules de transport de troupes, pas non plus de grands mouvements d'infanterie à pied, parce que c'est tout simplement impossible. La Russie a donc donné la priorité au fait de ne pas subir de pertes, de ne pas perdre ses troupes dans ce type d'attaques. Pour l'instant, elle se contente d'une guerre d'attrition, en s'appuyant sur son énorme avantage en puissance de feu pour infliger davantage de pertes et de dégâts. Et, avec le temps, elle va les affaiblir. En même temps, et c'est la partie que, je pense, presque personne en Occident ne reconnaît ou n'est prêt à accepter, la Russie dit, je crois : « Un jour, il pourrait y avoir une guerre entre nous. »

Il pourrait y avoir un accord relevant de l'article 5, parce qu'à un moment donné, nous allons nous lasser de laisser l'Occident aider au ciblage, aider au renseignement, aider aux capacités concrètes

permettant des frappes à longue portée sur notre territoire. Et nous allons devoir faire quelque chose. Mais avant cela, disent-ils, nous devons nous assurer d'avoir une supériorité nette dans toutes les catégories d'armes et de munitions dont nous aurions besoin en cas de conflit. Alors que le camp de l'OTAN a épuisé toutes ses ressources, en particulier ses missiles intercepteurs, et même certains de ses missiles de plus longue portée — même s'ils n'en avaient pas beaucoup, de toute façon — les Russes ont considérablement augmenté leurs stocks de tout cela. Ils ont des intercepteurs pour les S-300, les S-400, les S-500, et ces capacités continuent de se développer. Et ils ont certaines capacités.

Je parlais avec quelqu'un qui avait combattu près du front, du côté russe, il y a seulement quelques jours. Et cette personne m'a dit qu'ils disposent désormais de défenses antidrones en profondeur sur le territoire russe, partout, pour essayer d'atténuer ce genre de choses. Avec, vous savez, des sites comme ceux de Wildberries qui ont été touchés, et cetera. Ces succès du côté ukrainien donnent, c'est vrai, des vidéos spectaculaires. Mais ce qui n'est évidemment pas rapporté, c'est qu'un pourcentage important, même énorme, est abattu avant même d'arriver sur place, grâce à cela. Vous savez, des camions équipés de canons, entre autres, mais aussi beaucoup de véhicules intégrés différents, et des capacités considérables que les Russes ont dû mettre en place pour se défendre. Dans le même temps, ils renforcent leurs capacités offensives dans toutes ces catégories : missiles à longue portée, davantage de drones, et de nouvelles catégories de drones.

Je veux dire, ils ne s'arrêtent jamais avec ce genre de choses. Et donc, s'il y a une guerre avec l'Occident, la Russie est en position de la dominer. Or, notre vulnérabilité a été mise en évidence cette semaine même. Zelensky a été interviewé sur CNN et il disait : « Écoutez, je demande simplement à l'Europe de me donner 10 % de ses stocks existants d'intercepteurs, qu'il s'agisse d'IRIS-T, de PAC-3, peu importe. Donnez-m'en juste 10 %, et je détruirai tous les missiles russes. » Ce qui est manifestement absurde, parce que le taux d'interception est bien inférieur à ça. Mais il dit quand même, en substance : nous sommes pratiquement à sec. On lui a demandé très directement : « Vous n'avez plus de missiles intercepteurs ? » Et il n'a pas voulu répondre à cette question. Il a utilisé des pourcentages. Il a dit : « Eh bien... » Voilà ce que je vais vous dire : je ne pense pas qu'il ait compris à quel point cet aveu était important.

Il a dit : à l'heure actuelle, nous avons deux fois et demie moins d'intercepteurs qu'il y a un an. Deux fois et demie moins. La Russie dispose de deux fois plus de capacités de missiles offensifs qu'avant. Et moi, je me suis dit : attendez, attendez. Les Russes ne sont pas censés manquer de missiles ? Enfin, on nous en parle depuis le début. Ils ne sont pas censés utiliser des puces récupérées dans des réfrigérateurs, et se battre avec des pelles ? Comment est-il possible que, dans la cinquième année de guerre, ils aient doublé leurs capacités offensives pendant cette période, alors que vous manquez de missiles intercepteurs ? Et s'ils en manquent, Glenn, c'est parce que personne ne va leur en donner, car nous sommes déjà à court, dangereusement à court, en Iran.

Et ce que nous avons donné à Israël, ce que nous avons déjà donné à l'Ukraine, et ainsi de suite... notre capacité de remplacement dans la base industrielle de défense est minuscule. Nous essayons

en urgence de la renforcer. Mais il faudra — je n'invente rien — sept ans avant de revenir à un niveau qui restera, malgré tout, peu important, quand on parle d'une guerre d'attrition : deux mille par an, par exemple. À titre de comparaison, l'Arabie saoudite aurait utilisé deux mille sept cents intercepteurs pendant les quarante premiers jours de la guerre. Deux mille sept cents. C'est ce que nous espérons produire en deux mille trente-deux. Sept ans pour pouvoir en produire, chaque année, moins que ce qui a été utilisé en quarante jours.

Qu'est-ce que ça vous dit sur le système qu'on a conçu, alors que les Russes se disent : « On fabrique des missiles à tour de bras » ? L'Iran fabrique des missiles à tour de bras, à un rythme bien plus élevé que tout ce dont nous sommes capables. Nos systèmes, au sens propre, sont en train de s'épuiser, et ceux qu'on a ne sont même pas efficaces. On a eu Ted — je crois que vous avez reçu Ted Postol dans votre propre émission — qui a parlé du taux d'interception. Selon lui, il est peut-être de deux ou trois pour cent. D'autres disent qu'il peut atteindre dix pour cent. Mais ça reste franchement catastrophique. Même si on retient le chiffre le plus élevé, ça veut dire que quatre-vingt-dix pour cent de tout va passer. Toute l'OTAN est, en gros, à découvert.

J'ai vu Sean Bell sur Sky News plus tôt cette semaine. Il a dit que le Royaume-Uni n'avait pratiquement aucune défense aérienne. Il a dit qu'en réalité, dans la majeure partie de l'Europe occidentale, nous étions cruellement insuffisants en matière de défense aérienne. Donc, s'il y a un conflit, je ne pense pas que nous ayons à nous inquiéter de hordes de troupes russes déferlant sur le territoire, comme c'était le cas pendant la guerre froide. En revanche, nous devons vraiment nous inquiéter de nombreux missiles qui s'abattraient ici, au sol. Et je suis sûr que certains avions, notamment les avions de chasse, peuvent infliger des dégâts importants, parce que nous avons certaines capacités dans ce domaine. Mais elles sont limitées en nombre. Nous ne les avons tout simplement pas.

Donc, je pense que, dans ce cas précis, en ce moment... Et d'ailleurs, vous avez diffusé aujourd'hui une vidéo de Sergueï Lavrov, tirée d'une interview qu'il a donnée. Il a dit qu'ils avaient essentiellement envoyé des représentations à Washington, en exigeant une réponse sur ceci : « Nous avons beaucoup d'informations indiquant que vous aidez l'Ukraine à cibler la Russie. Vous fournissez du renseignement, vous fournissez des armes ou des composants d'armes, et cetera. » Et ils veulent une réponse là-dessus parce que, je pense, comme vous le disiez il y a un instant, ils commencent à en avoir assez. Il y a quelques jours, vous aviez Poutine, je crois, au quartier général de la flotte du Pacifique, qui disait : « Hé, l'Occident s'en prend à des navires, vous savez, à ces soi-disant pétroliers de la flotte fantôme que nous avons en mer Noire, en mer d'Azov, ou ailleurs. »

Il dit : « Vous savez quoi ? Œil pour œil, ça marche dans les deux sens. » Alors maintenant, nous allons faire la même chose. Nous nous réservons le droit, en toute liberté et équité, de vous faire la même chose, où que ce soit. Ça n'a pas besoin d'être dans les mêmes zones. Nous le ferons où nous voudrons. Donc, il semble qu'ils se préparent au moins, eux aussi, à s'étendre dans cette direction. Et vous voyez, ça ne cesse de monter. Personne n'essaie de faire retomber la pression. Zelensky réclame, vous savez, tous ces dix pour cent de missiles, et avance cette affirmation ridicule selon

laquelle il pourrait détruire tous les missiles balistiques russes. Ça n'arrivera pas, parce qu'il ne les obtiendra pas. Il y a environ une semaine et demie, le président Trump a été interrogé sur la demande de Zelensky qui lui était adressée.

En fait, pendant l'interview sur CNN, le type lui a demandé : « Vous n'avez plus de missiles, ou vous avez dit quelque chose au président Trump ? » Il a répondu : « Oui, je suis au téléphone avec lui tout le temps. Chaque fois que je le vois à une conférence, je prends le téléphone, je parle à ses équipes, et cetera. » Et puis, quand ils ont posé cette même question à Trump un peu plus tôt, il a dit : « Oui, enfin, moi aussi j'ai besoin de missiles, mec, parce que je ne vais pas lui en donner. Biden en a trop donné par le passé et, vous savez, oui, j'ai besoin de tous mes missiles. » Le message est très clair : vous n'aurez rien des nôtres. Enfin, on se démène pour essayer de remplacer ce qu'on a, alors qu'aux États-Unis, bien sûr, ils cherchent encore tous les moyens possibles de relancer cette guerre en Iran.

Ils se disent : « Oh, il va nous falloir davantage de missiles intercepteurs, davantage de protection et davantage de missiles offensifs. Et il faut en fabriquer encore plus. » Donc, il faut gagner un peu de temps pour en sortir davantage des chaînes de production, puis les livrer, et ainsi de suite. Alors, c'est certain qu'ils n'en donneront pas à Zelensky. Donc, quoi qu'il pense, l'espace aérien est, de fait, grand ouvert à la Russie en ce moment. Et on le voit à Odessa, à Mykolaïv, à Zaporijjia, à Kherson, à Kharkov, et bien sûr jusqu'à Kiev même, parce que c'est pratiquement sans défense. Et toute la ligne de front se fait tout simplement pulvériser par des bombes planantes, parce qu'il n'existe aucune défense contre elles.

Donc, tout évolue contre notre camp. Et, mentalement, vous... verbalement, pardon, vous ne le sauriez jamais. Parce que mentalement, je pense que nous avons si souvent dit, Glenn, que nous nous en sortions bien, que tout allait bien et qu'il ne fallait pas s'inquiéter de ça. Nous allons très bien. Vous l'avez dit suffisamment souvent pour que les gens y croient, et qu'à la fin, vous finissiez vous-même par croire à cette fiction. Et si vous prenez des décisions sur la base de cette fiction, de cette croyance pervertie et déformée selon laquelle vous vous en sortez réellement bien et que vous pouvez réussir, vous risquez un jour de vous précipiter vers une défaite majeure. Et alors, tout pourrait s'effondrer. Je crains que ce soit vers cela que nous nous dirigeons.

#Glenn

C'est une faiblesse de la condition humaine dont la propagande politique tire parti. L'esprit humain a tendance à confondre ce qui paraît familier avec ce qui est vrai. Donc, si vous répétez quelque chose encore et encore, les gens ont tendance à croire que c'est vrai parce qu'ils l'ont déjà entendu. C'est plus ou moins comme ça que le cerveau fonctionne en matière d'apprentissage. Mais oui, je trouve tout aussi choquante cette absence de preuves. Il y a cette immense campagne médiatique selon laquelle l'Ukraine aurait renversé la situation. Pourtant, on reconnaît que la Russie domine dans toutes les armes lourdes. On voit l'Ukraine et l'OTAN manquer d'armes, comme Zelensky l'a reconnu. Et même quand ils réussissent, le récit doit être soit : « Ils interceptent cent missiles russes sur cent

parce qu'ils sont extraordinaires, continuez à nous financer », soit : « Nous avons besoin de plus d'armes. »

On ne peut pas en intercepter un seul. Donc, vous savez, ce sont des récits. Mais comme vous l'avez dit, Zelensky a confirmé que l'armée russe se renforce. Ils sont en train de s'affaiblir, eux comme leurs soutiens de l'OTAN. Et puis, chaque fois qu'il y a une restitution de dépouilles de soldats, on constate toujours des ratios absolument ahurissants : quarante, cinquante Russes contre un millier d'Ukrainiens. Enfin, je voulais vous demander : selon vous, quelle est la stratégie des Russes, ici ? Parce que je suis d'accord, je pense que l'OTAN se montre assez irrationnelle en ce moment. Ils ne cessent de parler d'escalade. Ils ne cessent de parler d'une guerre avec la Russie, tout en épuisant toutes leurs armes.

En même temps, ils savent que les Russes produisent des milliers de véhicules blindés, mais qu'ils n'apparaissent pas sur le front. Nous savons qu'ils ont la capacité de produire en masse l'Orechnik, mais qu'il n'est pas utilisé sur le front. Encore une fois, je n'ai pas les preuves, mais j'ai une assez bonne idée que tout cela est préparé pour nous, au cas où cette guerre dont nous ne cessons de parler éclaterait. Comme vous l'avez dit, ils ne veulent pas s'engager... Si l'on voit l'escalade monter, monter encore, il y a un risque de guerre directe. Ils ne veulent pas arriver les mains vides. Donc, je pense que vous avez raison. Ils se préparent. Mais idéalement, bien sûr, ils veulent éviter une guerre directe avec l'OTAN. Mais alors, qu'est-ce que vous voyez ?

Cela signifie simplement neutraliser le mandataire. Mais je pense qu'à Moscou, il y a la conviction, ou la crainte, qu'une fois que l'Ukraine commencera à s'effondrer, les Européens et les Américains feront peut-être quelque chose de stupide, parce qu'ils voudront sauver la situation. Donc oui, ils doivent s'y préparer. Mais s'il s'agit simplement de neutraliser le mandataire qu'est l'Ukraine... que voyez-vous se produire maintenant, à l'avenir ? Quelle est la stratégie russe ? Parce que la logistique semble être une priorité essentielle, mais ils s'en prennent aussi à l'énergie. Ils semblent vouloir non seulement enclaver l'Ukraine, mais aussi couper les régions du sud, vous savez, celles qui donneraient accès à la Roumanie. Il y a... je ne sais pas. Voyez-vous une structure dans le chaos qui est en train d'être déclenché ?

#Daniel Davis

Je le pense, en fait. Et je pense que vous et moi en avons déjà parlé : il y a des camps rivaux au sein de la Russie, et Poutine essaie de composer avec tous ces différents camps pour parvenir à une politique unique qu'ils suivront. Et je pense qu'il subit, d'un côté, la pression des faucons, qui disent qu'il n'y aura plus de règlement négocié. Je veux dire, Minsk Un et Deux ont détruit ce mythe. Et tout ce que les Américains et le camp occidental ont fait, comme avec l'Iran, en prétendant négocier à deux reprises puis en menant une guerre en l'espace de huit mois, le protocole d'accord. Et ensuite, immédiatement, nous sommes revenus pour essayer de modifier les conditions concernant le corridor sud dans le détroit d'Ormuz, par exemple. On ne peut faire confiance à rien de ce que disent les Américains.

Et puis on les voit répéter sans cesse que tout va bien, alors que tout le monde sait que ce n'est pas le cas. Alors ils disent : ne vous inquiétez pas. N'essayez même pas. Réglons ça militairement. Entrons-y et faisons cette grande guerre, à laquelle ils ne sont pas prêts. Poutine lui-même y a fait allusion, je ne sais plus, il y a six ou huit mois, quelque chose comme ça. Il a dit : écoutez, nous menons une opération militaire spéciale. Ce n'est pas la même chose qu'une guerre. Si nous menions une guerre totale, les tactiques seraient radicalement différentes. Nous ferions les choses autrement. Ce serait quelque chose de bien plus vaste, de bien plus violent, probablement plus proche de ce qu'ils appellent la Grande Guerre patriotique, la Seconde Guerre mondiale. Et je pense qu'ils se préparent à s'engager dans cette voie.

Je pense que Poutine préférerait clairement obtenir, sinon un règlement négocié, du moins une capitulation. Une situation dans laquelle les Ukrainiens reconnaîtraient qu'il est désormais inutile de continuer et qu'ils vont littéralement tout perdre. Et je pense qu'il met en place une force militaire qui finira par accomplir cet objectif, quel que soit le temps que cela prendra, même en avançant à ce rythme très lent. L'inertie, et tout simplement les fondamentaux militaires, sont ce qu'ils sont. Les guerres d'usure finissent par tourner ainsi. J'avais publié un graphique l'autre jour. J'ai fait quelques recherches pour voir que les hommes en âge de combattre en Russie, comparés à ce qu'il reste de la population ukrainienne, représentent environ trente et quelques millions contre environ cinq millions et demi du côté ukrainien.

Donc, même si c'était réellement un échange à un contre un entre les populations, entre les effectifs, la Russie a tout simplement la main-d'œuvre nécessaire pour, enfin, absorber ces cinq millions. Et donc passer de trente à trente, peut-être vingt-cinq millions, tandis que les vôtres disparaissent. Enfin, ils peuvent faire ça. Et sur le plan de la puissance de feu, ce n'est même pas du un pour un. C'est très largement en faveur de la Russie, et l'écart ne fait que se creuser, qu'il s'agisse de missiles offensifs ou défensifs. Donc, avec le temps, il est presque mathématiquement certain que le camp ukrainien perdrait. Mais la question, c'est : qu'est-ce qui se passera ensuite ? Parce que ces mêmes faucons en Russie disent : « Attendez une seconde. Je ne veux pas avoir consacré tout ce temps, toutes ces années, et sacrifié tous ces soldats russes qui sont morts. »

Et certains, qui disent avoir une certaine connaissance du côté russe, me disent que le nombre de morts au combat se situe autour de cent cinquante mille. À titre de comparaison, l'Amérique en a perdu cent mille pendant la Première Guerre mondiale. Donc, pour la Russie, c'est un nombre considérable, surtout pour un pays de cent quarante millions d'habitants. C'est énorme. Rien à voir avec ce qu'il en est en Ukraine, où le chiffre dépasse probablement largement le million. Certains avancent même qu'il dépasse les deux millions. Je n'ai aucun moyen de le déterminer, si ce n'est que c'est assurément, assurément élevé. Donc, nous allons déjà dans cette direction.

Mais ces gens-là, et les Russes, disent : ne nous contentons pas d'accepter ça, avec tous les coûts que nous avons supportés, puis de laisser toute l'Europe s'en tirer à bon compte, sans payer le moindre prix pour tout ce qu'ils ont fait, pour la destruction physique, littérale, de tout le pays

ukrainien, de toute leur virilité. Enfin, ils ont presque anéanti le pays, et eux s'en tirent sans aucune conséquence. Maintenant, ils vont se lancer dans ce renforcement militaire, et puis, qui sait, peut-être qu'on aura une guerre à l'avenir. Alors ils disent : faisons cette guerre maintenant, avant qu'ils n'aient mis en place ce renforcement, au point où ils n'auront ni missiles offensifs ni missiles défensifs, et où nous ne pourrions pas vraiment lancer d'attaque. Et laissez-moi souligner un autre point.

Il existe aujourd'hui l'idée que la nature de la guerre au sol a changé, et que ce que nous avons vu sur cette ligne de contact au fil des années, c'est simplement la manière dont les guerres se mènent désormais. Donc, d'un côté, on se dit... eh bien, comme je l'ai dit il y a une minute, je ne pense pas que vous verrez des hordes de soldats russes déferler à travers le continent européen. Beaucoup disent que c'est parce qu'ils n'en sont pas capables. Je veux dire, s'ils ne peuvent même pas prendre toute l'Ukraine, ils ne pourraient certainement pas aller en Europe occidentale. Mais voilà le point essentiel. La raison pour laquelle, notamment dans la zone Sloviansk-Kramatorsk, qui est en quelque sorte le pivot de tous les combats en ce moment, cette zone a été préparée à partir de 2014, puis considérablement renforcée ces dernières années.

C'est donc littéralement une ceinture de forteresses, avec des places fortes, des fortifications et tout le reste, incroyablement difficiles à prendre. Et bien sûr, vous avez tous les drones qui vont et viennent. C'est parce que le champ de bataille est arrivé à maturité. Mais regardez ce que la Russie a fait au début, avant qu'il n'y ait un champ de bataille arrivé à maturité, à part cette ligne dans le Donbass. Ils sont tout simplement entrés dans le pays. Mais ils n'avaient pas l'intention de conquérir l'Ukraine. C'est pour ça qu'ils n'avaient, je crois, que moins de cent mille soldats. Ce n'est même pas une fraction de ce qu'il faudrait si vous cherchiez à conquérir militairement un pays. L'objectif était d'exercer une pression pour des raisons politiques, afin que Kyiv reconnaisse que c'était vain et dise : « D'accord, trouvons un accord. »

Et ça a failli marcher, parce que tout le monde sait maintenant qu'à Istanbul, au bout de deux mois, ils étaient tout près d'un accord, et ça aurait marché. Mais comme cet accord n'a pas été conclu, la Russie n'avait pas prévu les ressources pour le plan B, qui consiste à se dire : « Ah mince, il nous faut maintenant cinq cent mille, six cent mille, sept cent mille soldats supplémentaires pour continuer à nous battre. » Et il a fallu deux ans pour en arriver là. Si, en revanche, la Russie se dit : « D'accord, en réalité, nous allons mener une guerre terrestre contre des pays de l'OTAN parce que, peu importe, ils soutiennent cette guerre, ce sont des belligérants directs », peu importe ce qu'ils voudraient dire, ou ce qu'ils finiraient par dire.

Vous pouvez remplacer ça, non pas par cent mille, mais par cinq, six, sept cent mille. Et ils les ont maintenant. Et comme vous l'avez souligné, ils fabriquent des T-90 et toute une série d'autres chars modernes. Ils en ont remis à neuf beaucoup d'anciens. Ils utilisent des T-55, des T-62, des T-72 en grand nombre, parce qu'ils les ont. Et ils remplissent le rôle qu'ils remplissent dans cette guerre au sol. Ils sont largement suffisants, parce qu'ils ne les utilisent pas dans une guerre conventionnelle de

manœuvre. Mais les meilleurs qu'ils ont, les T-80 remis à neuf, les nouveaux T-90... Je crois qu'ils les appellent les « Storm ». Je ne me rappelle plus du nom exact. Ils ont un « Storm Breaker » ou quelque chose comme ça, enfin, ces nouveaux modèles.

Maintenant, vous prenez ces moyens et vous allez là où il n'y a pas de front stabilisé, où il n'y a pas cette ligne de contact ni ces fortifications. Vous disposez alors de toute une gamme de systèmes de drones, que l'Ukraine comme la partie russe possèdent. Il y a une évolution technique rapide : vous mettez au point quelque chose qui fonctionne, puis soudain, ça ne fonctionne plus parce que l'autre camp a trouvé une contre-mesure. Alors, très vite, vous faites appel à l'ingénierie. Vous trouvez une solution, vous réglez ce problème et vous en créez une nouvelle. Ça marche pendant un temps. Puis l'autre camp, enfin, peu importe, l'intègre à son équipement. Ils ont les ressources. Ils ont les composants matériels. Ils ont les ingénieurs. Ils forment des gens à tout-va. Tout cela constitue ici un système arrivé à maturité.

Ça n'existe même pas là-bas, Glenn. Et par là-bas, j'entends ici, en Europe occidentale. Ça n'existe pas aux États-Unis. Ça n'existe pas au sein de l'OTAN. On s'est contentés d'en parler, et on a bricolé quelques petites choses à la marge, en renforçant certains éléments. Mais ce n'est pas une fraction de ce que la Russie pourrait faire. Elle pourrait alors lancer une opération terrestre de grande ampleur et s'emparer de terrains clés. Je veux dire, même en traversant deux ou trois pays, peut-être. Je pense qu'elle serait limitée pour aller beaucoup plus loin que ça, parce que ses lignes de communication deviendraient alors très vulnérables. Et même une puissance aérienne limitée de l'OTAN pourrait commencer à lui porter un coup très sérieux.

Et donc, je ne sais pas si la Russie pourrait aller aussi loin, mais elle pourrait avancer très vite, très loin. Si elle avait les effectifs. Par exemple, dans les pays baltes, qu'est-ce que vous avez ? Peut-être une brigade de combat, peut-être deux, avec les Allemands qui sont sur place. C'est tout. Je veux dire, ils pourraient les écraser en une journée, et je n'exagère pas. Vous pourriez littéralement les écraser en une journée, simplement en y envoyant suffisamment de puissance de combat. Ensuite, la Pologne serait la plus grande difficulté, parce qu'elle est consciente de ce risque. Elle en est donc capable et elle a mis en place des défenses, et ainsi de suite. Mais certains autres pays, beaucoup moins. Donc la Russie pourrait y entrer en force avec les capacités dont elle dispose, parce que nous n'avons pas les fortifications défensives. Nous n'avons pas les capacités en drones dont dispose le camp russe.

Nous devons donc veiller à ne jamais mettre cela à l'épreuve. Mais certains, en Russie, veulent le faire, parce qu'ils disent que c'est notre occasion, maintenant, de régler ce problème pour une génération en les dénuant de leurs moyens. Et bien sûr, parallèlement à tout ce qui pourrait se passer, jusqu'où qu'ils aillent sur le terrain, ils lancent tous ces missiles sur des installations militaires connues. Je veux dire, ils ont l'adresse de chacune d'entre elles. Parce que, contrairement au camp iranien, qui a compris les dégâts et les risques que représentent les drones... pardon, les missiles. Il

y a deux décennies, ils ont commencé à construire tous ces tunnels souterrains. Je sais que la Russie en a quelques-uns. La Chine, c'est certain, en a. La Corée du Nord, assurément, en a pas mal. Mais je ne pense pas qu'il y en ait beaucoup.

Et il n'y en a peut-être aucune, de quelque ampleur que ce soit, dans toute l'Alliance de l'OTAN. C'est comme si on se disait : on n'a pas besoin de faire ça. C'est à eux de le faire, à cause de notre grande puissance. Personne ne semble avoir anticipé et dit : « Hé, et s'ils développaient ici tout un tas de missiles, alors que toutes nos usines sont à ciel ouvert ? Et s'ils arrivaient avec, vous savez, une pluie de mort, une frappe massive lancée par un grand nombre de ces missiles ? » Vous avez mentionné l'Orechnik et beaucoup d'autres, qui ne sont pas utilisés dans une proportion importante sur le champ de bataille, même pas à Kyiv. C'est un nombre relativement faible par rapport à ce qui serait, semble-t-il, produit là-bas. Et nous n'avons aucune défense contre ces engins, ou presque aucune, en tout cas.

Et d'un seul coup, vous pouvez réduire en cendres notre capacité à faire quoi que ce soit pendant une génération. Et à ce moment-là, peu importe le nombre de chars, d'avions, de porte-avions ou de tout autre matériel que vous avez, si vous n'avez pas de missiles à tirer depuis ces équipements, Glenn. Et peu importe le nombre d'hommes dont vous disposez si vous n'avez pas la logistique nécessaire pour soutenir les combats. Je veux dire, ça pourrait être le coup de grâce. Vous pourriez vous retrouver dans une situation comme celle de la France en 1940, quand les nazis sont entrés et ont réalisé cette percée spectaculaire derrière les lignes. Et tout ce qui avait été préparé, toutes les idées que les Français et les Britanniques pensaient avoir pour se défendre...

Et ils pensaient être très malins en avançant quand les Allemands arrivaient par la région du Benelux. Mais ce n'était pas ce que faisaient les Allemands. Ils avaient autre chose en tête. Donc tout ce qu'ils avaient préparé, c'était pour la mauvaise guerre. Et les nazis sont effectivement arrivés par derrière, de là-bas, et ils ont totalement fait voler tout ça en éclats. Et le pays tout entier, les armées britanniques et françaises entières qui y étaient massées, ont été mises en déroute en un mois. En réalité, l'essentiel était joué en quelques semaines. Quelque chose de similaire pourrait arriver ici si les choses tournent mal. Je sais que, pour la plupart des Occidentaux, ils vont dire : « Ça n'arrivera jamais. C'est absurde. Nous sommes bien plus avancés techniquement. Nous sommes bien plus puissants que ça. » J'ai entendu le président Trump dire : « Nous sommes le pays le plus puissant de tous les temps », et parler des pays de l'OTAN et de tout le reste. Mais, Glenn, je vois une grande vulnérabilité qui pourrait être exploitée dans de mauvaises circonstances.

#Daniel Davis

Si le niveau de risque devient suffisamment élevé pour le président Poutine, au point qu'il décide de s'engager dans cette voie... J'espère qu'il ne le fera pas. Ça paraît étrange, mais j'espère qu'ils s'en tiendront à l'asphyxie lente et méthodique de l'Ukraine, façon anaconda, puis qu'ils mettront

simplement en place de nouvelles lignes défensives, et peut-être même une nouvelle guerre froide. C'est préférable à une guerre à l'échelle du continent, qui pourrait très facilement devenir nucléaire. Mais c'est le danger que je vois.

#Glenn

On pourrait espérer que la défaite en Iran ait au moins cet avantage-là. Qu'elle nous rende un peu plus humbles, qu'on y réfléchisse à deux fois avant de s'en prendre aux Russes. Mais ça ne semble pas être le cas. Enfin, je ne pense pas forcément que les Russes veuillent envahir des pays européens. Je veux dire, ils n'ont pas vraiment besoin de ce territoire. Je pense que ce serait davantage une contrainte qu'un avantage. Mais je pense que, comme vous l'avez dit, la principale chose qu'ils voudraient faire...

#Daniel Davis

Soyons clairs. Je ne dis pas que ce serait une bonne idée. Je dis que la Russie en est capable, si elle le veut. Et si on se dit que ce serait stupide de leur part de le faire, donc qu'on ne va même pas s'en préoccuper, on se rend vulnérable.

#Glenn

Non, ce que j'allais dire, c'est que je pense que, comme ils l'ont déjà averti, les cibles considérées comme légitimes seront tous ces fabricants d'armes à travers l'Europe. Et ils ont déjà dit : « Nous savons où ils se trouvent. Ce sont des cibles légitimes. » Donc, s'ils veulent frapper ces sites et les centres logistiques, ce serait peut-être, disons, une escalade rationnelle. Et tant qu'ils y sont, ils pourraient aussi viser certaines installations énergétiques, en représailles à la participation de l'OTAN à des frappes sur le territoire russe. Mais pour cela, ils n'ont besoin que de missiles, les Orechnik. Le principal problème, je pense, c'est qu'une fois que les premiers Orechnik commenceront à frapper, tout contrôle de l'escalade volera en éclats.

Autrement dit, la partie la plus vulnérable pour les Russes sera Kaliningrad, que l'OTAN menace très ouvertement, soit dit en passant, très ouvertement. Et s'ils s'en prennent à Kaliningrad, je pense que c'est à ce moment-là que les forces d'invasion auraient besoin de missiles pour relier Kaliningrad au territoire russe. Et cela impliquerait au moins les États baltes, voire une partie de la Pologne. J'aimerais simplement que les gens y réfléchissent à deux fois avant de s'engager sur cette voie. Mais visiblement, oui, ce n'est pas à l'ordre du jour. Enfin, malheureusement, ça ne semble pas être à l'ordre du jour. Eh bien, merci beaucoup. Je sais que vous avez beaucoup à faire aujourd'hui, donc je vais vous laisser. Et merci infiniment d'avoir pris le temps. Et pour nos auditeurs, oui, encore une fois, allez consulter la page du lieutenant-colonel Daniel Davis. C'est « Daniel Davis Deep Dive », et là encore, le lien est dans la description. Donc, merci encore.

#Daniel Davis

C'est toujours un plaisir, Glenn. Merci de m'accueillir.